

Ces photos qu'on ne prend pas

*« Rien n'est vrai, rien n'est faux ;
tout est songe et mensonge,
illusion du cœur
qu'un vain espoir prolonge.
Nos seules vérités, hommes,
Sont nos douleurs. »*

Alphonse de Lamartine

Personne ne comprend vraiment ce qu'elle cherche. A commencer par son galeriste attiré, le très convoité Darius Rosenbaum. La réponse lui importe peu à lui, personnellement. Mais les clients ? Les clients, c'est toujours pareil, ils veulent savoir. Bon, pas tous. Il y en a qui s'en moquent. L'œuvre parle d'elle-même, elle est belle, cela leur suffit. Et d'un autre côté, c'est déjà pas mal pour une œuvre d'art. Mais dans la majorité des cas, il faut une réponse. C'est pour cela que de temps en temps, sans en avoir l'air, Darius revient à la charge avec Mila. Car enfin, c'est vrai, que cherche-t-elle, mais que cherche-t-elle en ne photographiant que des ruines ? Il a un besoin épineux de savoir. Il ne va tout de même pas tout inventer, au risque qu'au détour d'une interview Mila renverse tout son édifice de comm' ! Car il a beaucoup investi en elle, il croit sincèrement en elle. C'est pour cela qu'après l'avoir découverte, il lui a vite, très vite, proposé une exposition personnelle puis un stand exclusif (un « solo show » comme on dit dans le milieu) dans un, puis plusieurs salons. D'abord en France puis vite, très vite, à l'international. Elle a fait un carton. Vite, très vite. C'est que ses photos épatent. On dirait des peintures. On touche à l'intemporel. Une palette de couleurs et un sens de la perspective incroyables. C'est beau, tout simplement beau. Mais cela n'enlève rien à son problème à Darius, au pourquoi, si belle, si alerte, perpétuellement sur le départ cette Mila, oui pourquoi mais pourquoi cette spécialisation, que dis-je, cette obsession pour les ruines ? Il y a un truc, comme une dissonance. Quelque chose ne colle pas entre son apparence, comme éternellement jeune, indemne, et ce qu'elle a toujours produit, de l'éternellement vieux tout abimé. En même temps, l'art, c'est ça. Enfin les artistes, c'est ça. Faut qu'il y ait un truc, y'a toujours un truc. C'est que sinon ça vaut pas, c'est pas de l'art. C'est juste un constat, de la sociologie un peu sauvage, à vue de nez, une hypothèse à la louche : l'œuvre en soi, et ensuite l'ensemble des œuvres formant une œuvre, ne sont-elles pas au fond ce qui permettrait de réduire, voire de résorber ce profond hiatus ? Tordre le cou au truc, donner voix à la dissonance, peut-être que l'art c'est ça et que le job des artistes, enfin leur nécessité, c'est ça. Darius, il le sait tout ça. Les artistes, il les connaît, il les aime, il les supporte justement pour ça. Mais là, il avoue, il cale un peu avec Mila. Serait-ce de la lassitude de ce métier ? Il ne le croit pas, non. Car c'est avant tout une passion. Non, c'est Mila. Car les clients, les critiques ont raison. Y'en a un peu marre de ne rien savoir, de ne rien y comprendre. Tout le monde s'en fout, peut-être même que quand on saura, peut-être même que si on sait, peut-être que si elle lâche quelque chose, mais sait-elle seulement quoi, alors... quoi ? Oui, peut-être que si on sait un jour, tout le monde s'en fout. Et alors quid de Mila ? Plus de mystère donc plus de notoriété ?

Alors autant ne rien dévoiler. De toutes façons, cela tombe bien : Mila n'en sait rien. Les ruines, elle est comme née dedans. Elle les a toujours aimées. Vous la voyez maintenant à 67 ans avec son regard espiègle et ses tresses. Eh bien c'est la même qu'à 21, 35 ou 50 ans ! Toujours un sac à dos rempli de matériel pro, plusieurs appareils argentiques et maintenant numériques, un pied, des pellicules, de vagues effets personnels, un duvet surtout, et de grosses chaussures de randonnée. C'est la même, intemporelle comme ses clichés. Elle se balade partout, transgresse les interdictions de chantier pour capter le silence, ce silence si intense avant la démolition. Elle adore, cela l'excite d'écarter grilles et branchages pour accéder au saint des saints : tantôt une clinique désaffectée, tantôt une usine à l'arrêt, tantôt un palais au plancher à moitié écroulé. Une acharnée, une vraie acharnée : elle arpente, elle mitraille, elle n'a de cesse.

Jusqu'à ce jour où.

Happée.

C'était une bastide provençale abandonnée depuis plusieurs décennies. Enfin... l'abandon devait remonter à plus loin car le belvédère, donnant sur la rade de Toulon, était en bien mauvais état. S'il avait été entretenu, elle le sait, elle a des points de comparaison, il n'aurait pas été si fragile, si dangereux à l'ascension. Elle se souvient son oppression croissante à l'approche de cette imposante bâtisse qui l'avait attirée, au loin, juste pour quelques clichés. Elle avait entendu comme le cri étouffé d'un chien. Sans doute celui échappé de la niche au seuil du logis. Ce cri, elle ne l'avait pas supporté. Enfin si, elle avait tenu. Il ne fallait pas se démonter. Cela allait passer. Plus léger est le pas, plus calme est le séjour. Prendre les devants, avancer et on verrait bientôt. Elle s'était toujours dit cela. C'était au fond, c'était en elle. Elle ne savait pas très bien pourquoi. C'était même ridicule car elle était forte, Mila. Alors pourquoi ce plancher à moitié écroulé à sa surface à elle ? Pour supporter, guider ses pas ce jour-là ?

Au seuil de l'entrée principale, une horloge attend. Le pire, c'est que non, ceci n'est pas un cliché. Non, non, c'est vrai, une horloge arrêtée attend. Le contraste avec les champs, le jardin d'agrément et la terrasse alentour est saisissant. Elle tremble. Pourtant, elle se souvient s'être délectée, ici-même, de cette fraîcheur. Peut-être tremble-t-elle pour cela, donc pas vraiment de froid. Elle tourne la tête à gauche. C'est la salle à manger. On entend encore tant de ces rires lors des grands jeux de Noël. Elle est comme envahie, croit halluciner en voyant sur le guéridon les restes, ces restes qui faisaient de si beaux restes des 13 desserts aux lumineux jours de janvier. Elle pose son sac. Elle ne devrait pas. Elle ne fait jamais cela. D'habitude, elle fait un tour, elle voit où elle a atterri puis s'installe, ou pas. Et elle fait ses séries pour alimenter LA série sur les ruines. Point. Parfois, vaguement, elle pense à Darius, à son enthousiasme, à sa frénésie. Elle se dit qu'il n'est pas très sain, que leurs relations, c'est sûr ne, sont pas très saines. Il l'encourage, certes, mais la pousse aussi, poussé lui-même par les prix qu'atteignent désormais ses photos. C'est sûr, il a bien travaillé. Et après ? Que cela vaut-il au fond ? Alors arrêter ? Non, s'en moquer car l'essentiel n'est pas là. L'essentiel n'a définitivement rien à voir avec les prix du marché.

Elle tourne la tête à droite. C'est le salon. C'est un étrange mélange de plusieurs de ses photos les plus célèbres. Elle pense à un bureau avec des papiers épars ou à cette vieille chaise près de bûches en attente d'une possible flambée. Ici, il y a encore un secrétaire, des tableaux, un

grand miroir tout piqué, une cheminée, la crèche et quelques branches de sapin pour faire office de. Une banquette, des coussins au motif de jeunes filles à ombrelle, un transat, des fauteuils. Le transat lui parle. Elle revoit comme un rire s'échapper de lui, un court somme aussi au début si écrasant des après-midi d'août. Et ce fauteuil, si carré, si sobre, il lui parle aussi. Il contient comme une présence, sa présence à lui, le patriarche, le fondateur du domaine, de toute une dynastie. Brusquement, elle revoit ses yeux bleus, ses longues mains noueuses de paysan. Elle le revoit, ça y est, sur le tracteur avec une ribambelle d'enfants, les siens puis ceux de ses enfants. Ou la nuit, à dormir au milieu de ses artichauts. Ou vieillissant, au magasin de la ferme, à trier les oignons et recevoir les hommages de la clientèle.

Stop. Elle revoit tout ça. Ça veut dire quoi ?

Elle reprend son sac, va pour repartir. C'est pas très sain tout ça. On en revient toujours là. Elle a entendu parler de cas comme ça. Faut se méfier. On croit revoir, revivre sa vie alors que tout n'est qu'illusion. C'est juste dans l'air, un truc qui nous rappelle un autre truc et puis voilà. Ou même pas. En tout cas, c'est pas bon de se poser autant de questions.

En même temps... les questions, quand elles sont là... on fait quoi ? Elle monte l'escalier en colimaçon. Le froid la saisit davantage au contact de la fine rampe en fer forgé. Il faut dire qu'elle n'est plus très sûre. Rien n'est plus très sûr. Les tommettes blanches et ocre bougent et crissent sous ses pieds. Vraiment, elle ne sait pas si elle devrait continuer. Ou plutôt, devant la chambre bleue, elle ne sait comment continuer. Cette chambre est tant. Une rencontre. Avec un jeune homme. Mais bien plus que cela : tout un monde, celui de la campagne. Elle a eu cette chance-là, de connaître ce monde-là grâce à lui. Des fiançailles, un mariage, un baptême, un anniversaire de mariage, quelques étés après la mort du patriarche mais pas tant. C'est pour ainsi dire tout. Un malaise. Oui, elle se rappelle un malaise grandissant bien avant ce décès. On le leur avait bien dit mais ils n'avaient pas voulu y croire : « *Les grands-parents disparus, vous verrez, plus de clef de voûte. Tout s'effondrera* ». Elle, la maîtresse-femme, elle était encore là. S'occuper des autres, mitonner à la va-vite un délicieux repas, nourrir ses oiseaux le matin, appeler anxieuse son chien et le voir revenir enfin, cela l'avait tenue quelques années. Puis à son tour elle avait disparu. Et la sombre, si vulgaire prophétie, s'était réalisée. La famille s'était divisée. Une partie avait pris le dessus et avait petit à petit tout récupéré. On avait comme lâché les fauves. C'était comme si avant, sous leur règne magistral à eux deux, tout, tant d'hostilités avaient été gelées, suspendues, empêchées. Oui, c'est cela : neutralisées.

C'est tout cela, cet ensemble éclaté, que respire la chambre bleue. Mila n'a pas besoin d'y pénétrer. Elle est déterminée. Elle ne flanchera pas. Elle laisse sur la gauche une autre chambre puis une autre, celle des fondateurs, puis encore une autre sur la droite, avant l'escalier du belvédère. Non, elle ne flanchera pas. Au passage, elle caresse le piano supplanté du buste en bronze de *Lady Créole*, une sculpture qu'elle admirait et regardait toujours au sortir de la salle de bains, au sortir du bain-rire-aux-éclats-des-enfants.

C'est bien ce que je dis : elle ne flanche pas. Elle écrase des merdes de pigeons et les pigeons oubliés des chats. Ah, c'est une brave boucherie, en vérité je vous le dis ! A l'étage, une vaste pièce, comme un entresol en son temps béni, refuge de la cousine et de son copain avant leurs épousailles. Ah, la cousine... c'était l'aînée, alors on aimait venir fouiner dans ses affaires, voir si on entendait quelque bruit de compromission en sourdine. Ah, le copain de la cousine... un grand blond, mince, talentueux, qui en avait fait soupirer plus d'une dans la famille.

C'est fou.

C'est fou car cette pièce est à présent un vrai saccage. Tout, le matelas, le lavabo d'appoint, l'armoire, tout est défoncé. Mais tout respire cette fraîcheur. Ne pas se demander comment c'est possible. Juste constater et à son tour respirer.

Puis monter.

Elle le sait, le belvédère menaçait déjà de longue date de s'écrouler. Pour lui comme pour le reste, rien n'a été fait. Untel voulait le raser pour limiter les frais. L'autre n'a eu qu'une idée en tête : tout acheter. Tout à elle. Et tac ! Comme ça, on n'entendra plus parler de tous ces emmerdeurs. Tout est à moi. J'ai le fric, la position. Après tout, tout se joue sur le fric et la position. Alors... ben alors son fric et sa position n'ont servi qu'à cela, posséder. Car finalement, elle en a fait autre chose, de son fric et de sa position. Elle a changé de crémerie, décidé que les îles, loin, c'était mieux, qu'il y avait des affaires à y faire. Alors elle est partie, loin. Et le domaine, l'entretenir, cela lui coûtait trop cher, elle trouvait, à la fin. Alors elle, elle va bien ; le belvédère, moins.

Une marche après l'autre, avec la délicatesse des ressuscités, Mila se hisse jusqu'au sommet. Ici aussi il reste quelques objets en rade : un parapluie troué, un chapeau troué, que du troué. Et entre les trous, ceux des vitres brisées, Mila l'aperçoit. Ce n'est pas la mer, si près. Ce n'est pas le ciel, si délavé. Non, c'est son olivier. Enfin leur olivier, à lui et à elle après leur rencontre, serment de leur rencontre devenu symbole d'un enracinement avorté. Il est là, resplendissant de toute cette décadence autour. On l'a taillé. Quelqu'un a donc pris soin. Elle respire. C'est déjà ça. Tout le monde est mort, tout s'écroule mais lui pas. C'est déjà ça.

A ce moment, elle voudrait que les lieux parlent. Eux savent la vérité. Alors pourquoi ne parlent-ils pas ? Pourquoi laisser planer une ambiguïté alors que tout le monde sait, alors que tout est très clair ? Pourquoi faire croire que cela reposerait sur une interprétation, forcément subjective, et pourquoi pas partisane, intéressée de certains membres de la famille ? Non, on sait bien qui sont les responsables de ce naufrage. Ils sont clairement identifiés. Alors pourquoi rien ne concourt à expulser les usurpateurs et rétablir les légitimes, les loyaux envers l'héritage à leur place, leur juste place ?

Elle désespère de tant d'injustices. Elle est remuée. A ce stade, mieux vaudrait prendre des photos. C'est vrai quoi, d'habitude elle fait comme ça. C'est son protocole. Le protocole, rien de mieux dans de telles situations, rien de mieux pour ne pas désespérer.

Elle désespère. Elle est trop remuée. Mais elle ne flanche pas. Elle ouvre la fenêtre, respire, ferme les yeux, imprime dans sa mémoire encore vivante ces images plus que vivantes. Toutes ces images que personne, non personne ne verra. Car il est des photos que l'on ne prend pas.

Varécy

Juillet 2016

Vous pouvez lire la suite de ce texte, intitulée « *Mourir, ou renaître à Tiébélé* ».

Pour cela, rendez-vous consigne 63 sur la cour royale de Tiébélé au Burkina Faso.